Document generated on 04/28/2024 9:13 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Chassé-croisé familial : « Bonjour, là, bonjour » et « le Vrai Monde? »

Pierre Lavoie

Number 47, 1988

Il y a 20 ans « les Belles-Soeurs »...

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28075ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lavoie, P. (1988). Chassé-croisé familial : « Bonjour, là, bonjour » et « le Vrai Monde? ». *Jeu*, (47), 95–101.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

chassé-croisé familial : «bonjour, là, bonjour» et «le vrai monde ?»

Bonjour, là, bonjour. Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : René Richard Cyr, assisté de Lou Arteau; décors : Danièle Lévesque; costumes : Suzanne Harel, assistée de André Barbe; éclairages : Michel Beaulieu; musique originale : Michel Smith; accessoires : Richard Lacroix. Avec Henri Chassé (Serge), Sylvie Drapeau (Nicole), Denise Filiatrault (Lucienne), Louise Laprade (Monique), Nicole Leblanc (Denise), Huguette Oligny (Charlotte), Guy Provost (Armand) et Janine Sutto (Gilberte). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 17 novembre au 12 décembre 1987.

Le Vrai Monde ?. Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : André Brassard, assisté de Lou Fortier; décors : Martin Ferland; costumes : François Barbeau; éclairages : Claude Accolas. Avec Raymond Bouchard (Alex II), Patrice Coquereau (Claude), Angèle Coutu (Madeleine II), Sylvie Ferlatte (Mariette I), Rita Lafontaine (Madeleine I), Gilles Renaud (Alex I) et Julie Vincent (Mariette II). Coproduction du Théâtre français du Centre national des Arts et du Théâtre du Rideau Vert, présentée au Théâtre du Rideau Vert du 15 avril au 16 mai 1987.

Si le succès des *Belles-Soeurs* en 1968 révélait le talent d'un jeune écrivain inconnu, le succès de sa dernière création théâtrale, *le Vrai Monde ?*, et de la reprise de *Bonjour, là, bonjour* en 1987, confirme avec éclat, si besoin était, la place prépondérante de Michel Tremblay tant sur la scène québécoise qu'internationale. Phénomène unique dans l'univers des lettres québécoises, l'ampleur et la constance de ce succès ont pu occulter quelque peu les qualités intrinsèques d'une oeuvre originale et puissante qui, aux yeux de certains observateurs, cédait au fil des ans une part de son esprit novateur au profit d'une inévitable institutionnalisation. L'anniversaire des *Belles-Soeurs*... nous aura permis, à *Jeu*, de renouer avec une oeuvre que nous avions, non pas négligée, mais considérée à tort comme acquise, établie, alors qu'elle continue à se développer, à se ramifier.

une symphonie éclatée

Quelqu'un me demandait récemment pourquoi *Bonjour, là, bonjour* était l'une des pièces les plus reprises, tant au Québec qu'à l'étranger ? Je n'ai pas su quoi lui répondre. Ce n'est qu'à la relecture de cette pièce, quelques mois après avoir assisté à la reprise présentée par le Théâtre du Nouveau Monde, que j'ai trouvé une réponse : sa construction éclatée, sans doute l'une des plus éclatées de toutes les pièces de Tremblay.

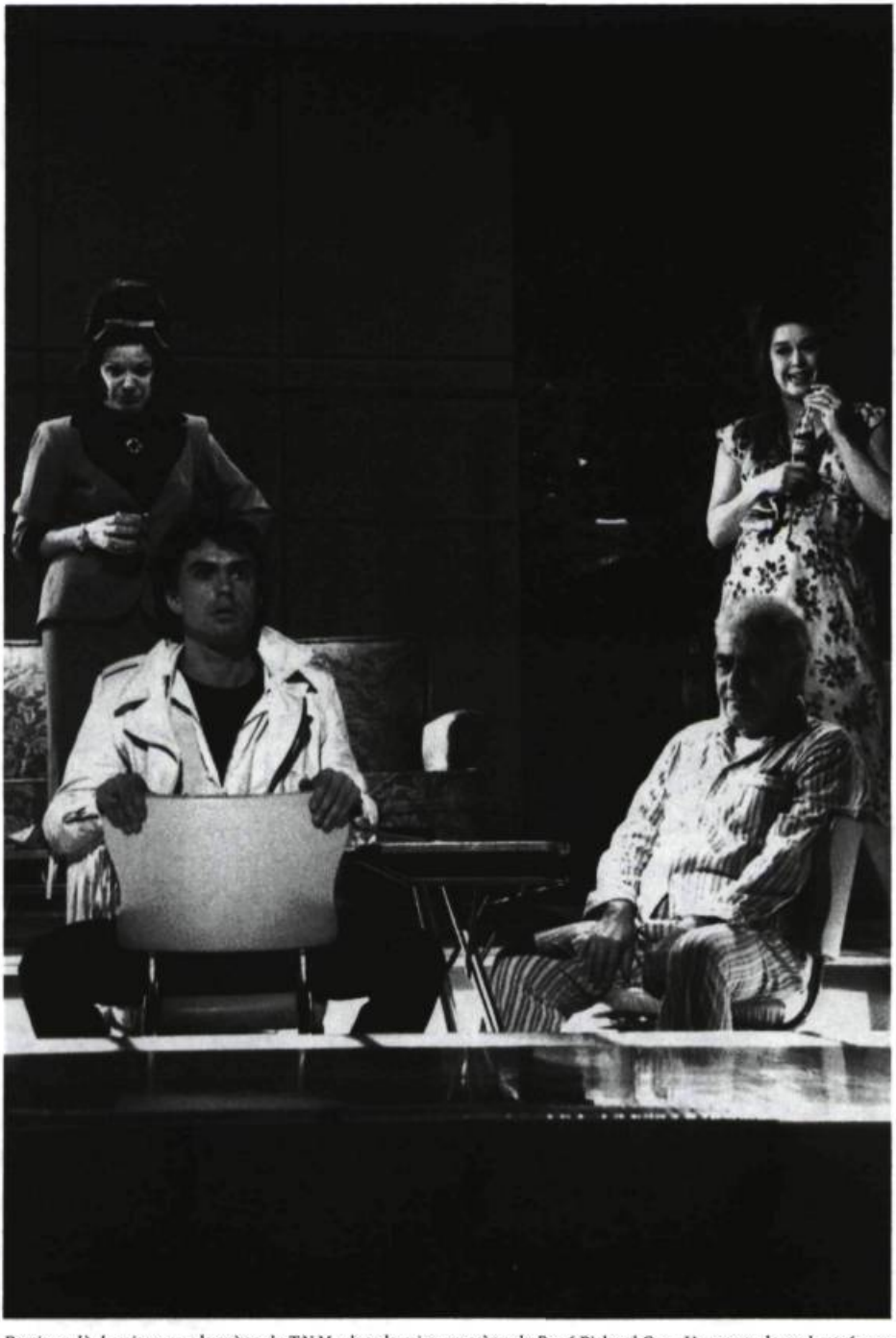
Cette symphonie en trente et un mouvements, qui vont du solo à l'octuor, pose un défi de taille, donc intéressant à relever, de par sa construction échevelée, véritable chassé-croisé de répliques et de situations. (André Brassard lui-même, le metteur en scène de toutes les créations de Tremblay, a signé les premières reprises québécoises de ce texte en 1977 et en 1980.) Le caractère polyphonique de cette oeuvre, s'il ne soulève aucune difficulté de compréhension à la scène (le jeu des acteurs et la mise en scène palliant l'agencement

apparemment hétéroclite des répliques), apparaît tout autre à la lecture. Véritable feu d'artifice, éclatant dans toutes les directions, ce texte, pour prendre toute sa valeur, exige, pour le moins, une certaine expérience de la scène, sinon un talent hors du commun.

René Richard Cyr, le metteur en scène de la dernière reprise de *Bonjour, là, bonjour*, a réussi tout à la fois à renouveler cette oeuvre ainsi que la perception, fortement teintée par Brassard, que nous pouvions en avoir. Pour ma part, la création de cette pièce en 1974 ne m'avait pas laissé un souvenir impérissable. N'ayant pas vu les reprises de cette pièce par Brassard qui, selon Robert Lévesque, en proposait une approche radicalement différente, «lyrico-dramatique», treize ans plus tard donc, je m'attendais à tout sauf à être ébloui par le spectacle orchestré avec intelligence et sensibilité par René Richard Cyr qui, du coup, me donnait à voir la grande qualité formelle de ce texte.

En atténuant l'aspect caricatural des personnages et en adoptant une proposition scénographique astucieuse, René Richard Cyr et Danièle Lévesque ont su exploiter le propos réaliste de cette pièce tout en réussissant à en marquer les limites, inscrites dans la partition scénique. C'est dans ce jeu subtil, sans cesse alterné, entre le réalisme du contenu et la subversion formelle de ce réalisme que réside le génie particulier de Tremblay. L'utilisation abusive de procédés pour travestir ce réalisme, pour le contrer, risque de conduire à l'évacuation du propos, à le rendre plus ou moins intelligible. Au contraire, Cyr a pris appui sur ce réalisme, laissant à la scénographie le soin de marquer son éclatement, confirmant ainsi la structure même du texte. Un immense mur de réfrigérateurs blancs empilés les uns sur les autres, en fond de scène, et un plancher formé de carrelages étincelants, comme un comptoir de cuisine avec, au centre, une fosse, évier stylisé, où prenaient place le père et les tantes, formaient un bloc monolithique, écrasant, froid, atténué toutefois par un grand nombre de divans et de canapés dispersés sur toute la scène, aux couleurs plus chaudes, rejoignant celles des réfrigérateurs ouverts, pendant un court moment, qui regorgeaient de victuailles, autre pôle obligé de l'univers familial. Famille répulsion et famille attraction, personnifiée admirablement par des comédiennes qui ont permis à des personnages proches de la caricature (deux vieilles tantes, une boulimique, une névrosée) de nous rendre sensibles leur mal de vivre, leur manque ou leur trop-plein d'amour. Seule Denise Filiatrault n'a pas réussi à trouver le ton juste pour que Lucienne, l'épouse d'un médecin anglais amoureuse d'un ami de Serge, son jeune frère, ne soit pas qu'insupportable. Problème de direction peut-être... Guy Provost, par sa seule présence, a su imposer une image juste et troublante du père, de cet homme qui, même sourd, comprend tout, tandis qu'Henri Chassé est parvenu à donner au personnage de Serge, le pivot de la pièce, la crédibilité voulue (un mélange de maturité et de retenue, d'hésitation) face aux assauts répétés que lui font subir ses soeurs et ses tantes. Quant au personnage de Nicole, bien rendu par Sylvie Drapeau, il continue de soulever de nombreuses questions.

Si la réussite formelle de *Bonjour, là, bonjour* est indéniable, appuyée par des reparties mordantes et savoureuses, la problématique abordée, la relation amoureuse entre un frère et sa soeur, Serge et Nicole, et la déclaration d'amour d'un fils à son père, Serge et Armand, apparaît douteuse, mal définie. Étonnamment, Nicole et Armand, les personnages clés de cette pièce avec Serge, sont les moins présents, mis à part les deux tantes. En effet, Armand figure dans neuf des trente et un mouvements que comporte la pièce, et Nicole dans onze. Le personnage le plus important quantitativement, après celui de Serge qui apparaît dix-neuf fois, est celui de Lucienne qui revient à seize reprises. Il ne s'agit pas de tenir une stricte comptabilité des apparitions de chaque personnage (d'autant plus qu'ils sont tous constamment en scène — et à ce compte, que penser de la Cantatrice chauve et de Godot...),



Bonjour, là, bonjour, sur la scène du T.N.M., dans la mise en scène de René Richard Cyr. «Un spectacle orchestré avec intelligence et sensibilité [...] qui me donnait à voir la grande qualité formelle de ce texte.» Sur la photo: Denise Filiatrault, Henri Chassé, Sylvie Drapeau (en arrière-plan), Guy Provost et Louise Laprade. Photo: Robert Etcheverry.

mais il n'en demeure pas moins que cette absence de présence réelle, active, se révèle symptomatique d'un malaise plus profond. La relation amoureuse entre Serge et Nicole, la relation d'amour que Serge cherche à établir avec son père, semblent masquer toutes deux une réalité autre, souterraine, inavouable, que seule Lucienne, cette «seconde mère» pour Serge, a peut-être débusqué sans trop s'en rendre compte. Dans le solo n° 24, Lucienne termine en disant: «My God, c'est vrai que t'es t'une tapette manquée!» Dans le duo qui suit avec Nicole, le n° 25, elle ajoute: «J'verrais plus ton avenir avec un autre gars qu'avec ta soeur la plus jeune, si tu savais!»

Il est vrai que le personnage de Nicole manque de chair, renforçant, à tort ou à raison, les extrapolations que l'on peut tirer d'une faiblesse structurelle «étonnante» chez un auteur chevronné. Parler d'une relation homosexuelle, des sentiments et des émotions *simplement* partagés entre deux hommes, sans aucun recours à l'artifice, peut-être était-ce trop tôt, en 1974, pour une société incapable d'aborder cette réalité sans fard ni travestissement?

De même, le *happy end* me laisse pour le moins perplexe. Rares sont les commentateurs et les critiques qui n'ont pas parlé d'ouverture, d'espoir à propos de cette pièce. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une régression, d'une fermeture encore plus grande, car Serge quitte sa famille, coupe les ponts avec elle — et, plus largement, avec la société — pour se réfugier, se lover au sein d'un noyau plus fermé, d'une cellule autarcique qu'il formera avec l'une de ses soeurs — avec qui il a vécu pendant toute sa vie — et avec un père sourd qui sait

Angèle Coutu (Madeleine II) et Raymond Bouchard (Alex II), les personnages «fictifs» imaginés par Claude. «J'ai été fasciné par la structure complexe élaborée par Tremblay et, surtout, par sa maîtrise des techniques dramatiques, par son habileté «machiavélique» à créer l'illusion, à jouer du faux et du vrai, à faire croire à la réalité fictionnelle.» Photo: René Binet.

tout sans que rien ne lui soit révélé[1]. Le seul personnage qui semble trouver une issue apparente, même si elle aboutit également à un cul-de-sac, est celui de Lucienne qui, très tôt, a planifié son existence pour ne pas finir «tout nue dans'rue» et dont «la seule p'tite erreur dans toute [sa] vie [fut qu']au lieu d'avoir rien qu'un bebé, la deuxième fois, y'en avait deux!» Mais après avoir réalisé tous ses rêves, elle ne peut que constater leur vanité, sa vie étant «toute réglée comme une horloge». Sous son aspect de fausse bourgeoise ridicule avec son faux accent anglais, Lucienne se révèle le personnage le plus fort, sinon le plus *luci*de de *Bonjour, là, bonjour*. En *Luci*enne, convergent la figure résurgente de Carmen d'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* et la figure prémonitoire de *Luci*lle dans *l'Impromptu d'Outremont*.

Malgré certaines failles, dont nous sommes loin d'avoir fini d'explorer toute la richesse, *Bonjour, là, bonjour* se révèle un texte riche et ouvert à l'interprétation, sans doute plus près de nous, de nos préoccupations et de notre questionnement actuels, qu'à l'époque de sa création.

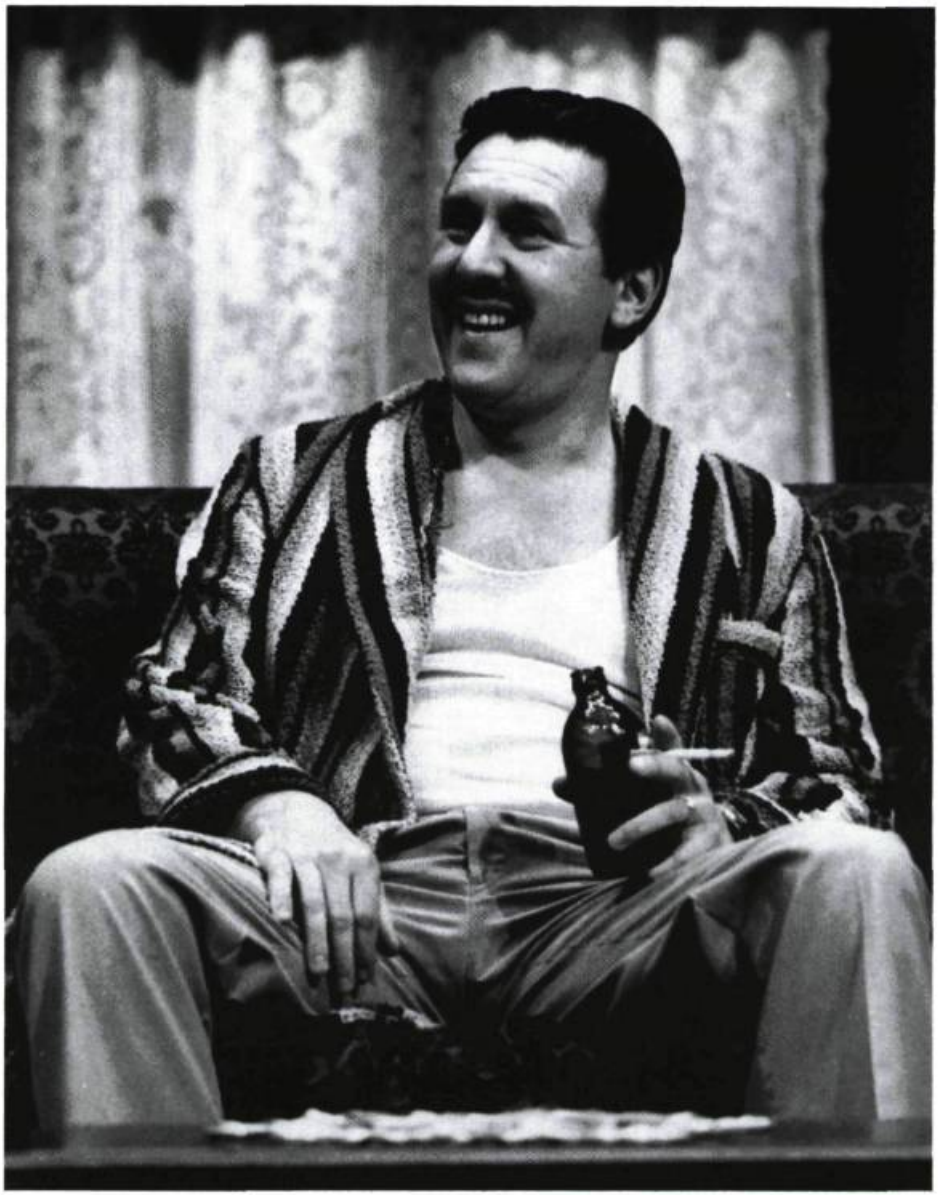
«michel, le magicien...»

Si l'éclatement caractérise au premier chef *Bonjour, là, bonjour*, le dédoublement pourrait bien être la caractéristique principale du *Vrai Monde?* créé au printemps 1987. Là aussi, j'ai été fasciné par la structure complexe élaborée par Tremblay et, surtout, par sa maîtrise des techniques dramatiques, par son habileté «machiavélique» à créer l'illusion, à jouer du faux et du vrai, à faire croire à la réalité fictionnelle. Il est amusant de constater que la majorité des commentaires opposent la «vraie» famille à la famille «fictionnelle», comme si la «vraie» ne relevait pas, elle aussi, de la fiction mise en place par l'écrivain.

Le hasard qui accole ici *Bonjour, là, bonjour* et *le Vrai Monde?* n'est pas que fortuit. Un certain nombre de points communs, certains liens de parenté peuvent être dégagés de la juxtaposition de ces deux oeuvres: la relation père-fils, l'homosexualité et l'inceste. La relation père-fils, toujours aussi ambiguë, énigmatique, au coeur du *Vrai Monde?*, apparaît en surimpression à la problématique de l'écrivain aux prises avec les affres de la trahison de la réalité qu'il décrit ou transpose. S'agit-il là encore de l'habileté de l'auteur à déguiser son propos? Pour les gens passionnés par le retour du père sur la scène québécoise[2], *le Vrai Monde?* prend prise davantage sur cette question que *Bonjour, là, bonjour*. Les échanges entre le père et le fils sont plus nombreux et plus nourris mais, somme toute, cette relation offre à son tour un reflet illusoire, déformé par le regard de l'auteur-personnage pris aux pièges de sa propre image. La relation de plénitude amoureuse entre Serge et Armand s'est transformée en une relation de haine profonde, destructrice, tout comme la surdité de Armand est devenue chez Alex I un trop-plein verbal empêchant l'écoute de l'autre, du fils amoureux de son père. Claude peut bien déclarer à son père son amour pour lui, ce dernier, tout comme Armand, préfère ne pas parler de cela.

La question de l'homosexualité est également passée sous silence. Constamment présente en filigrane chez Claude («Pis toé, toujours pas de mariage en vue?», de lui dire Alex I) et dans l'esprit du spectateur quelque peu familier avec l'oeuvre et la vie du personnage public — qui n'a jamais caché son identité sexuelle même à une époque où il ne faisait pas bon s'afficher ouvertement homosexuel —, l'homosexualité est tue par l'auteur. Bien sûr, Michel

1. À ce sujet, voir le compte rendu de lecture d'André Smith publié dans *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 158-160.
2. Voir l'article de Carole Fréchette, «Grandeur et misère. Le retour du père sur la scène québécoise», *Jeu*, n° 45, 1987.4, p. 16-35.



«Le jeu plus vrai que nature de Gilles Renaud rendait sympathique ce personnage d'homme sans envergure.» Photo: René Binet.

Tremblay n'est pas Claude et la «vraie» famille de Claude n'est pas celle de Tremblay, mais l'auteur n'aurait-il pas voulu ainsi éviter de fournir de bonnes armes à Alex I qui lui auraient permis de ridiculiser son fils (n'oublions pas que la pièce se déroule en 1965)? Il est étonnant que «le roi de la blague cochonne» ne fasse aucune remarque d'ordre sexuel à son fils... Le personnage d'Alex I semble avoir été volontairement noirci par l'auteur, le vrai. Dans la production, au contraire, le jeu plus vrai que nature de Gilles Renaud rendait

sympathique ce personnage d'homme sans envergure. La naïveté, alliée à la rouerie naturelle, bon enfant, d'Alex I ont trouvé en Renaud un interprète de grande classe qui a permis au personnage de dépasser la représentation restreinte de l'«horrible macho[3]». Il faut dire que l'interprétation indécise, terne, de Patrice Coquereau dans le rôle de Claude faisait ressortir encore plus la prestation savoureuse de Renaud. Cela dit, je ne reproche pas à l'auteur de préférer Claude à Alex, de se sentir plus près des valeurs véhiculées par le fils, mais j'ai le sentiment que les dés ont été pipés au détriment d'Alex. D'ailleurs, tout comme le personnage de Nicole, Claude manque lui aussi de corps, de consistance, de couleur. Il est presque trop parfait. Tremblay lui-même semble en être conscient puisqu'il fait dire à Madeleine I: «Surtout que... tu t'es pas livré, toi, là-dedans, en fin de compte. [...] t'as même pas eu le courage de te mettre dans ta propre pièce.»

Michel Tremblay avait sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi. On peut toutefois le regretter, car le duel père-fils aurait été d'autant plus terrible, d'autant plus efficace, effrayant même, si les deux adversaires avaient été de même taille. La finale, mélodramatique à souhait, ne fait qu'ajouter à ce malaise. Le père qui brûle démoniaquement le manuscrit de son fils, presque avec le consentement de celui-ci, m'a fait sourire. (Les finales des pièces québécoises sentent beaucoup le brûlé depuis quelque temps...)

Je ne sais pas dans quelle mesure la mise en scène d'André Brassard n'a pas trop appuyé le texte. J'aimerais bien qu'il le remette en scène mais en le questionnant davantage, en en soulignant les contradictions et en faisant éclater la scénographie, trop sage, trop sobre, trop près du réel représenté sur scène. Par contre, la direction d'acteurs nous aura donné un rare plaisir en nous permettant de voir évoluer ensemble, dans des univers à la fois différents et complémentaires, ce quatuor formé d'Angèle Coutu, Rita Lafontaine, Raymond Bouchard et Gilles Renaud, d'une profondeur et d'une justesse rarement égalées.

Quant à la thématique de l'inceste, elle resurgit ici entre le père et sa fille. Mais tout comme le personnage de Claude, celui de Mariette ne semble exister que pour mettre en accusation le père, pour en accentuer la noirceur, même si la relation incestueuse dans la «vraie» pièce est loin d'être acquise.

Je m'en voudrais de ne pas souligner, encore une fois, la qualité de l'humour, la vivacité des reparties écrites par Michel Tremblay. Peu importe le caractère misérabiliste, noir, sombre de son oeuvre, cet humour ravageur, plein de fureur et de santé demeure pour moi le signe d'une écriture accomplie, sans pesanteur ni commisération.

Je m'en voudrais encore plus de laisser croire, malgré certaines réserves exprimées ici, que *le Vrai Monde?* n'est pas une pièce importante, réussie. Si ce n'est pas «le chef-d'oeuvre» que certains se sont empressés d'acclamer, ce texte n'en constitue pas moins une réussite magistrale («Qui est digne d'un maître, qui atteste la maîtrise»), fascinante à maints égards.

pierre lavoie

3. Madeleine I, à Claude: «[...] T'as été injuste avec lui! [...] Y'est pas le quart aussi écoeurant que c'que t'en as faite!»